

L'utopie en héritage : le Familistère de Guise (1888-1968),
Jessica Dos Santos. Presses universitaires François-Rabelais,
Tours, 2016, 452 pages

Michel Dreyfus

Numéro 340, avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037408ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037408ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Recma

ISSN

1626-1682 (imprimé)

2261-2599 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dreyfus, M. (2016). Compte rendu de [*L'utopie en héritage : le Familistère de Guise (1888-1968)*], Jessica Dos Santos. Presses universitaires François-Rabelais, Tours, 2016, 452 pages]. *Revue internationale de l'économie sociale*, (340), 129–130. <https://doi.org/10.7202/1037408ar>

reconnues (*Esprit, Economie et Humanisme, Economie et Société, Economie appliquée, Tiers Monde...*), inlassables « passeurs » au-delà des frontières (en Amérique latine ou en Afrique) ont eu des disciples, mais n'ont pas fondé d'école. Imprégnés de sens moral et porteurs de sens critique, marginalisés dans leurs institutions, soucieux d'« indiscipline », ils portent l'exigence d'une réelle pensée de l'avenir de l'humanité; mais ils n'ont pas réussi à la formaliser dans une « idéologie structurée et vulgarisée », du fait de la domination des pensées et méthodologies libérale, keynésienne et marxiste à leur époque. Mais aussi, sans doute, à cause de la survalorisation de la conscience et de l'engagement humains ainsi que du « bien commun » et de la minoration du rôle de la propriété privée, de la concurrence et des contradictions sociales. De ce point de vue, on peut regretter que les communications présentées développent peu d'analyse critique (hormis sur le corporatisme de Lebret, chap. 11). Leurs pensées restent toutefois de véritables creusets dans lesquels les générations actuelles, soucieuses de la reprise en main de leur vie quotidienne, peuvent puiser une vision, un engagement, des analyses, des méthodologies et des démarches pour construire la nouvelle économie humaine de demain.

DANIÈLE DEMOUSTIER

L'utopie en héritage : le Familistère de Guise (1888-1968)

Jessica Dos Santos. *Presses universitaires François-Rabelais, Tours, 2016, 452 pages.*



Jessica Dos Santos retrace un épisode de l'histoire économique et sociale qui s'étend sur huit décennies : la vie du Familistère de Guise après la mort de son fondateur charismatique, Jean-Baptiste Godin.

L'auteure organise son livre en trois grandes parties chronologiques, après avoir montré à quel point nous sommes ignorants de l'histoire du Familistère à partir des années 1890. La première partie – « Le temps du deuil » –, qui suit la mort du fondateur et qui va jusqu'en 1914, est elle-même divisée en trois chapitres. Jessica Dos Santos y retrace la vie du Familistère à partir de trois approches : le socialisme d'entreprise, la naissance d'une communauté et le Familistère dans son environnement. Le Palais social y est décrit comme un isolat républicain et socialiste.

La deuxième partie, composée elle aussi de trois chapitres, couvre la période allant de la Première Guerre mondiale à la veille de la Seconde : elle repose sur l'idée selon laquelle, à partir de 1918, l'héritage laissé par Godin est à reconstruire de fond en comble. Après avoir retracé le triste sort du Familistère pendant les quatre ans de guerre, Jessica Dos Santos décrit les modalités de sa reconstruction avec le soutien de l'Etat. Cette reconstruction est rapide, encouragée par le contexte économique favorable des années 1920. Mais à partir de la décennie suivante, le Palais social est gravement touché par la crise économique. Jessica Dos Santos s'interroge : ses œuvres sociales ne sont-elles pas, dès lors, un frein à la compétitivité ? C'est à cette époque que les dirigeants du Familistère, et d'abord le premier d'entre eux, René Rabaux, sont tentés par la solution corporatiste. Jusqu'en 1939, le Familistère est traversé par des tensions internes, qui sont nées lors d'une grève dix ans plus tôt. Il apparaît également de plus en plus comme un « empire » au sein de la République. Il se tient en effet à l'écart de la vie politique et sociale nationale, notamment durant le Front populaire, vis-à-vis duquel ses dirigeants ne sont paradoxalement guère favorables.

Dans une troisième partie – « Evoluer pour survivre » –, Jessica Dos Santos retrace cette histoire pendant la période 1938-1968, à travers deux chapitres. L'un est consacré

essentiellement aux questions économiques, l'autre au social. La Seconde Guerre mondiale est, pour le Familistère, moins désastreuse sur le plan économique que la Grande Guerre et, dans les années postérieures à la Libération, il semble relancer sa production. Mais il se révèle bientôt incapable de s'adapter et de renouveler ses produits. Dès lors, il est de plus en plus dépassé. La crise éclate au grand jour en 1964 ; les quatre années qui suivent ne sont qu'une longue agonie. L'héritage de la Seconde Guerre mondiale est lourd sur le plan des relations sociales : les dirigeants du Familistère semblent avoir fait le choix de la collaboration, ou du moins de « l'accommodement » avec Vichy. Sans doute ont-ils été mus par le désir de protéger leur Palais social et de sauver ce qui pouvait l'être. Rien de répréhensible ne leur est imputé, mais cet épisode n'en laisse pas moins de nombreuses traces. Par ailleurs, les avantages sociaux, qui ont été longtemps l'une des caractéristiques du Familistère, perdent peu à peu de leur caractère attractif et nouveau, à partir de l'instauration de la Sécurité sociale. Dès lors, le modèle social du Familistère n'a plus aucune originalité. Incapable d'innover sur le plan économique, dépassé sur le plan des œuvres sociales, il sombre dans l'indifférence générale... le 1^{er} juin 1968.

Des idées dévoyées

En conclusion, Jessica Dos Santos s'interroge sur l'échec de cette expérience, aussi longue que singulière. Elle pointe, à juste titre, une trop grande confiance des dirigeants dans le modèle du Familistère. Cet état d'esprit a favorisé un conservatisme certain sur le plan de la gestion économique. Ses dirigeants se sont lancés dans des investissements trop limités et se sont montrés incapables de renouveler leur production, surtout à partir des Trente Glorieuses. L'auteure fournit de riches développements

sur la place du Familistère dans l'industrie générale du chauffage en France, durant la période qui s'étend de la veille de la Première Guerre mondiale aux années 60. Dans le domaine du social, l'auteur pointe le paternalisme des dirigeants du Familistère, qui ne cesse de s'accroître, surtout après la Seconde Guerre mondiale.

Les idées de Jean-Baptiste Godin sont donc de plus en plus dévoyées, ce qui peut sembler paradoxal à l'heure où un culte mémoriel toujours plus pesant s'exerce à son égard. Mais cette admiration de plus en plus désincarnée ne peut masquer un manque de culture d'entreprise. La division entre « associés » et ouvriers du dehors joue également : elle nuit à l'unité du personnel et se fait lourdement sentir. Cette fracture, qui perdure tout au long de ces huit décennies, est essentielle. La place croissante prise par l'Etat dans la protection sociale, et ce au détriment du patronat, notamment après la Libération, contribue également à l'essoufflement du modèle social du Familistère et sans doute à sa fin. On est frappé par le peu d'intérêt du mouvement coopératif de production pour l'expérience du Familistère. La Chambre consultative des associations ouvrières de production puis la CGScop ne s'en soucient guère. Enfin, il est étonnant de voir disparaître cette « utopie concrète », à l'heure où les idées auto-gestionnaires et émancipatrices qui avaient inspiré l'œuvre de Jean-Baptiste Godin font leur retour sur le devant de la scène. La coopérative La Bellevilloise, fondée vers 1880 par des socialistes et passée aux mains des communistes dans les années 20, sombra dans l'indifférence générale en mai 1936. La disparition de ces deux réalisations emblématiques, alors que le pays connaît les grèves les plus importantes de son histoire, montre que ces deux utopies concrètes n'étaient plus en phase avec leur temps. Voilà qui doit nous faire réfléchir.

MICHEL DREYFUS